

PARIS — Photographie de L. F. de la Roche.  
 PORTE DU JUGEMENT  
 Façade du couchant

XXV

*Et erat docens eos, tanquam potestatem habens.*

Et il les instruisait, comme en ayant le pouvoir.

Le Christ, en venant en ce monde, avait une double mission à remplir. Il devait d'abord répandre la lumière, et accomplir ensuite la tâche douloureuse de l'expiation.

Le chœur de Notre-Dame nous a dit ce baptême de sang, que le Fils de Dieu a reçu au Calvaire. La porte centrale, la porte du jugement, va nous dire la Loi nouvelle et sa sanction, la vie du temps avec ses luttes et ses mécomptes, et la vie de l'éternité.

Ce fut une heure solennelle que celle où le Fils de Dieu fit entendre sa parole pour la première fois, dans les plaines de la Judée, à cette foule qui suivait ses pas.

Tibère, ce tyran que l'on a caractérisé en deux mots, *de la boue pétrie avec du sang*, Tibère régnait sur le monde romain. Du fond de l'île de Caprée, il



faisait taire le mépris par la terreur. La morale et la liberté expiraient sur la terre. L'univers se précipitait dans la servitude. Et, cependant, le Christ disait : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui ont faim, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent pour la justice » ! Et il ajoutait : « Malheur à vous qui êtes riches, malheur à vous qui êtes rassasiés, malheur à vous qui riez, malheur à vous qui recevez les hommages du monde » !

Que ces paroles sont étranges, encore aujourd'hui ! Quelle nouvelle base le Christ donne à la société ! Dieu n'est pas avec les cœurs impitoyables et sans entrailles, qui pressurent le pauvre, pour se procurer des jouissances personnelles ; il n'est pas avec les violents, les superbes, et ceux qui mettent le droit et la justice après le succès et les applaudissements des hommes. Le royaume des cieux, la vie future, le bonheur, en un mot, ce grand idéal que le cœur poursuit sans cesse ici-bas, est réservé à ceux qui auront accepté le lot de l'existence, tel que la Providence le leur a fait.

Le Christ développe ensuite sa pensée dans des sentences énergiques. « On vous a dit, autrefois : Vous ne tuerez point !... et moi je vous dis : Vous ne vous fâchez même pas contre votre frère.

« On vous a dit : Vous ne commettrez pas d'a-

dultère !... et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme, d'une manière criminelle, a déjà commis l'adultère dans son cœur !

« On vous a dit : Vous aimerez vos amis et vous détesterez vos ennemis !... et moi je vous dis : Aimez vos ennemis et faites du bien à qui vous fait du mal !

« Soyez parfaits, comme votre Père du Ciel est parfait ! »

Ce n'est plus cette vulgaire justice, connue des païens eux-mêmes, qu'il apporte à la terre ; c'est la loi parfaite de charité, la charte de l'émancipation humaine ; c'est la Loi nouvelle, la loi d'amour. Et cette Loi a triomphé des sens et des passions. Elle a peuplé les déserts ; elle a renouvelé la face de la terre.

C'est cette Loi nouvelle, que le Christ prêche à la porte centralé de Notre-Dame. Tout l'indique : il tient sur son cœur, d'une main, le livre qui la renferme : l'Évangile ; et, de l'autre, il appelle, il bénit, il réclame le silence ; son doigt est levé. C'est l'attitude traditionnelle de l'orateur qui va parler. A ses pieds, l'antique serpent s'agite, écrasé et vaincu. Le lion symbolique et mystérieux, repose à ses côtés. Moïse, David, Isaïe, Jérémie et Ezéchiel le portent sur leurs épaules. Ne faut-il pas que les Écritures lui rendent témoignage ?



Les sciences humaines apparaissent sur le piédestal, et viennent lui rendre hommage. La géométrie lui apporte son compas, pour mesurer ses temples. La dialectique lui offre ses syllogismes, pour défendre sa doctrine. La médecine lui donne ses pavots, pour guérir ses membres souffrants. L'astronomie lui présente sa sphère, pour régler le calendrier de son Eglise. La grammaire instruit ses petits enfants, qu'il aimait tant. La musique entonne, en son honneur, ses chants sublimes. La théologie enfin, sous les traits d'une reine puissante, explique ses mystères et déroule les splendeurs de la foi.

Les apôtres forment un cercle d'honneur autour du Christ. C'est une sorte de concile que préside le Maître, et où il promulgue ses arrêts. On sent que les apôtres se disposent à exécuter l'ordre suprême : « Allez, et enseignez toutes les nations, *ite et docete* ». Pierre tient déjà les clefs, qui ouvrent le royaume des cieux ; Paul, le glaive de la parole divine, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme ; Mathieu, son évangile ; Jean emprunte une plume à l'aile des aigles. Tous sont prêts à répandre la bonne semence dans l'univers, et, quand ils l'auront arrosée de leurs sueurs et de leur sang, cette semence germera, et il en sortira un essaim de vertus nouvelles.

Oui, ces hommes, sans lettres et sans culture,

ont fait ce que n'avaient pu faire les sages et les philosophes ; ce que la science n'a jamais réalisé parmi nous ; ils ont réformé l'humanité ; et l'homme, sans renier sa raison, s'est incliné devant les obscurités de la foi. Il a brisé ses dieux de bois ou de marbre, pour adorer le vrai Dieu. Au milieu des amertumes de l'existence, il a senti naître, en son âme, la consolation, et il s'est élevé bien haut sur les ailes de l'espérance.

En s'embrasant d'amour pour le Christ, qui l'a tant aimé, l'homme a compris qu'il avait dans son prochain un frère, un enfant de Dieu, et il a aimé son prochain pour Dieu ; et il a su faire une part généreuse de ses trésors.

Il a appris à garder la prudence du serpent et la simplicité de la colombe ; à réunir le courage du lion à la douceur de l'agneau ; à garder une patience inaltérable dans les épreuves, et à accepter les humiliations et les outrages.

Toutes ces vertus chrétiennes, que je viens de nommer, sont sculptées au-dessous des apôtres. Elles ont pris, sous le ciseau, l'aspect de reines puissantes ; leurs têtes portent une couronne, et le péplum antique ; leurs corps se drapent avec dignité dans la toge romaine. On les reconnaît aux emblèmes dessinés sur un écusson.

Au-dessous des vertus, se trouvent les vices,



auxquels les vertus ont déclaré la guerre. Ce sont de petites scènes prises sur le vif, et qui disent ce qu'elles veulent dire, sans blesser toutefois aucune convenance, comme on l'a prétendu à tort. Le respect le plus absolu a toujours été observé par les anciens architectes de Notre-Dame...

Vous le voyez, je ne fais qu'effleurer ce sujet des vertus chrétiennes, qui ouvre un champ immense. Je montre les horizons, votre intelligence fera le reste.

A côté du Christ, sur les pieds droits de la porte, se trouve la fameuse parabole des vierges sages et des vierges folles.

Redisons-la, ici : elle est tout un enseignement.

« Le royaume des cieux, dit le Christ, est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au-devant de l'époux. Cinq d'entre elles étaient sages, et cinq étaient folles. Les cinq folles prirent leurs lampes, et ne prirent point d'huile. Les cinq qui étaient sages, prirent de l'huile dans des vases, et leurs lampes. Comme l'époux tardait de venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

« Mais, au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'époux, allez au-devant de lui. Alors toutes se lèvent et préparent leurs lampes. Les folles disent aux sages : Donnez-nous de votre huile, nos lampes s'éteignent. Les sages répondent :

Allez plutôt chez les marchands ; achetez-en ; car nous pourrions en manquer comme vous. Pendant que les vierges folles allèrent en acheter, voilà, l'époux arrive. Les vierges sages entrèrent avec lui dans la salle du festin, et on ferma la porte.

« Les vierges folles vinrent, et dirent : Seigneur, ouvrez-nous ! Mais Celui-ci leur dit : Je ne vous connais pas, *nescio vos* ».

Voilà ce que nous rappellent les pieds droits de la porte centrale.

Les vierges folles tiennent leurs lampes renversées : il n'y a plus d'huile ; et la porte du Ciel se ferme sur leurs têtes. Les vierges sages tiennent leurs lampes droites et allumées, et, devant elles, s'ouvrent les portes de la bienheureuse éternité !...

S. Grégoire fait cette observation, au sujet de cette parabole :

« Il y a dix vierges, dit-il, toutes sont vierges ; le Seigneur le déclare. Toutes ont gardé l'intégrité de leur âme et de leur cœur ; toutes sont irréprochables aux yeux du monde ; et, cependant, cinq seulement entrent dans le royaume des cieux. C'est que les vierges folles ne virent, dans la virginité, qu'une gloire humaine ; il leur manqua l'huile de la sainte charité. »

Admirable réflexion, confirmée par ces paroles de S. Paul :



« Quand je parlerais la langue des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante.

« Quand j'aurais le don de prophétie, quand je sonderais tous les mystères, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

« Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand j'endurerais tous les tourments, si je n'ai pas la charité, tout cela me sera inutile.

« Il y a trois grandes vertus sur la terre : la foi, l'espérance et la charité. La plus grande de ces trois vertus, c'est la charité, *major horum est caritas.* »

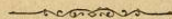
Un mot encore, et je termine. Il y a, à la porte centrale, en dehors des ébrasures, mais, à la même hauteur que les sujets allégoriques, quatre bas-reliefs qui ont tourmenté fort les interprètes.

L'un représente le sacrifice d'Abraham ; l'autre, Job sur son fumier ; le troisième, un géant qui traverse un torrent, S. Christophe ; le dernier figure un guerrier monté sur une tour, et lançant des flèches contre le soleil. D'après certaines traditions, ce dernier serait Nemrod qui, après avoir fait la guerre aux hommes, osa la faire à Dieu.

Les Hermétistes ont voulu voir, là, la recherche de la *Pierre philosophale*. Voici la vérité vraie :

Abraham, c'est l'obéissance ; Job, c'est la douleur ; S. Christophe, c'est la charité : le camp des bons ; — Nemrod, c'est l'impiété et la violence : le camp des méchants.

Que l'on voie, si l'on veut, dans ces bas-reliefs, la recherche de la *Pierre philosophale*, je ne m'y oppose pas, à la condition qu'on entende, par là, l'amour du Christ et de sa Mère.





XXVI

*Reddet unicuique secundum  
opera ejus.*

Dieu rendra à chacun selon ses  
œuvres.

C'était au mois de septembre dernier ; je me trouvais sur les tours de Notre-Dame. La journée était belle ; le soleil versait des torrents de lumière sur la grande cité, qui resplendissait sous ses rayons.

Je contemplais avec étonnement ce monde d'animaux, réels ou fantastiques, qui hantent les galeries supérieures de la basilique de Maurice de Sully ; vices ou passions personnifiés, génies ou démons symbolisés, puissances étranges, malfaisantes, dont l'air est rempli, nous dit l'apôtre. Le Maître de l'Œuvre a voulu que rien ne manquât à sa création nouvelle, et que tout chantât la gloire de Dieu.

A mes pieds, l'antique Lutèce se cambrait, sur la croupe de la Seine, comme un cavalier robuste, sur celle de son cheval. La ruche immense travaillait,



s'agitait, allait, venait, bourdonnait. Des essais nombreux partaient de toutes les directions, et se dirigeaient vers ce centre, qui s'appelait alors l'Exposition.

Mon regard se perdait de tous côtés : c'était l'infini. Le dirai-je ? Malgré toutes ces splendeurs, qu'on ne saurait nier, quand je regardais Notre-Dame, je la trouvais plus belle encore.....

Mais, notre esprit est comme l'éclair, d'un bond il franchit l'espace et le temps... La grande ville, que je contemplais à mes pieds, éveilla bien vite en moi, le souvenir des grandes cités, que le monde avait vues jadis, et, en un instant, ma pensée errait au milieu des centres populeux de l'ancien Orient.

Je voyais, pour ainsi dire, défiler devant moi cette fameuse Thèbes aux cent portes, dans la Haute-Egypte ; cette superbe Ninive, au pays d'Assur ; Tyr, la grande, assise comme une reine au bord des eaux ; Babylone, la superbe, et ses vastes plaines ; ses jardins suspendus, ses rues larges et régulières, ses maisons émaillées de fleurs, étincelantes au soleil, couronnées de palmiers toujours verts. Je voyais ces mille barques, qui glissaient sur le Tigre ; ces caravanes, qui accouraient de partout, avec leurs troupeaux de cavales, de chameaux, de dromadaires et de brebis ; ces astronomes, qui mesuraient le cours du soleil, du haut des tours,

tandis que l'air s'embaumait sous d'épais nuages de parfums.

Et cependant, Isaïe prophétisait : « Vision contre Tyr, contre Ninive ! Poussez des gémissements ! le jour du Seigneur est proche. Babylone, la gloire des royaumes, sera comme Sodome. Elle ne se relèvera plus. L'Arabe n'y plantera plus sa tente ; les pasteurs n'y conduiront plus leurs troupeaux ; mais, les fauves du désert en feront leur repaire ; ses palais seront remplis de serpents, et l'autruche fera son nid sur les temples de la volupté ! »

Ainsi parlait Isaïe, au temps où Babylone était la reine du monde. Hélas ! depuis des siècles, la parole du prophète s'est réalisée. Tyr et Ninive ne sont plus ; Babylone n'est plus.... Les scorpions et les animaux immondes habitent là, en paix. Le chacal, traîne dans quelque salle des palais des Arbaces, la carcasse des chevaux, épuisés de fatigue dans le désert ; le lion repose, fier et tranquille, là, où Sardanapale accumulait richesses et délices. Les extrémités de la magnificence et de la désolation se touchent ; et Dieu a écrit, sur ces ruines désolées, les malédictions du passé et les menaces de l'avenir...

Ah ! On n'insulte pas en vain aux lois de la morale en ce monde, et les nations doivent compter ici-bas avec la justice de Dieu !



Ces souvenirs remplissaient mon âme de mélancolie et de tristesse. Parfois, des soupirs profonds sortaient de mon cœur oppressé. Mes yeux erraient incertains et rêveurs ; et, voilà que devant eux, se dresse la flèche aérienne de la métropole. Comme l'espérance et la prière, dont elle est le symbole, elle monte jusqu'aux cieux ; et, au-dessus d'elle, s'élève la croix triomphante. La croix me rappelle le Calvaire... Et je vois là, la Vierge Marie, Jean, le disciple bien-aimé, quelques saintes femmes : tout le groupe fidèle.

A côté du groupe fidèle, est la foule scélérate : les Juifs, les soldats, les bourreaux, tous les ennemis du Christ.

A l'Orient du Calvaire, j'aperçois le sommet des Oliviers. Quelques jours avant sa mort, le Christ s'arrêtait là, et pleurait. « Jérusalem, Jérusalem, disait-il, toi qui tues les prophètes ! combien de fois n'ai-je pas voulu réunir tes enfants autour de moi, comme la poule réunit ses poussins, sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! De toi, il ne restera pas pierre sur pierre. » Et, quelques années après, la prophétie du Christ se réalisait : Titus campait sur cette même montagne des Oliviers, où pleurait le Christ ! Jérusalem était entourée par ses ennemis. Aux douleurs de la guerre étrangère, s'ajoutaient les horreurs de la guerre civile.

Et onze cent mille Juifs devenaient la proie du glaive. Cent mille étaient vendus. On en donnait trente pour un denier. Le nombre de ceux que l'on condamna au crucifiement fut tel, que le bois manqua pour ce supplice. Le temple fut la proie des flammes. La ville fut rasée ; le butin fut immense. Titus emporta tout à Rome. Son Arc de Triomphe, qui atteste sa victoire, est encore debout au milieu des ruines du forum. Je l'ai vu. Les soldats romains y portent le chandelier à sept branches. Derrière le char du vainqueur, est la Judée vaincue. *Judea capta*. J'ai vu tout cela... et j'ai salué la justice de Dieu.

Oh ! les malheureux ! ils avaient proféré cette imprécation sacrilège : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Et le sang du Christ était retombé sur eux de tout son poids, comme un marbre funèbre sur un cercueil !

Devant ces souvenirs, mes yeux se remplissaient de larmes ; et moi aussi, j'ai pleuré. *Sunt lacrymæ rerum* ! Il faudrait ne pas être homme, pour rester, le cœur sec, devant de pareilles infortunes...

Et puis... Les peuples n'ont-ils pas tous des heures de défaillance, et les heures de défaillance n'amènent-elles pas toujours l'heure du châtimeut ? Sommes-nous sans reproches ? O Dieu ! Soyez-



nous propice, et que votre miséricorde prenne en pitié tous nos égarements !

Et mes yeux erraient toujours !...

En plongeant vers le Nord, mon regard rencontra le palais des Thermes, dernier débris de la puissance romaine ! Le palais des Thermes me parla de Julien. Cet apostat voulut faire la guerre au Christ. Les païens triomphaient.... Et puis, une heure vint ! Julien tombait dans les plaines de Babylone !... Là, étaient tombés Alexandre et Cyrus ; là, une main fatidique avait tracé la sentence fatale de Balthazar. C'était là, le tribunal de la justice divine en ce monde...

Enfin, mon regard plongea vers le Nord : au milieu de la brume, l'antique abbaye de S. Denis m'apparut : un tombeau... celui d'une antique monarchie. Mon regard plongea au couchant : le dôme des Invalides élevait sa tête d'or... Un tombeau encore, celui d'une grande épopée, qui avait passé comme un météore... Des tombeaux partout, des tombeaux toujours... c'est là que tout aboutit ! Que nous sommes peu de chose ! N'est-ce pas le cas de répéter : Dieu seul est grand !

. . . . .  
Dans une page magistrale de son *Apocalypse*, S. Jean nous a tracé ces grandes leçons de la justice divine ici-bas. Cette page, la voici :

« L'Agneau divin, nous dit ce grand apôtre, ouvrit un des sept sceaux, qui fermaient le livre mystérieux, et une voix, puissante comme la foudre, me dit : Viens et vois !

« Je regardai ; et je vis un cheval blanc : celui qui le montait avait un arc ; il portait une couronne et il partit en vainqueur, qui va remporter victoire sur victoire ».

Ce vainqueur, c'est le Christ, monté sur le cheval des triomphateurs. Il tient un arc, pour atteindre de loin. La victoire lui est assurée. La lutte durera autant que l'humanité ; mais le triomphe définitif du Christ est certain.

« Et l'Agneau ouvrit le second sceau. J'entendis une voix qui dit : Viens et vois !

« Il partit aussitôt un cheval, qui était couleur de feu ; il fut permis, à celui qui le montait, d'ôter la paix à la terre : on lui donna une grande épée ».

Ce deuxième cavalier, c'est la guerre ; la guerre, premier instrument de la justice de Dieu en ce monde.

« Et l'Agneau ouvrit le troisième sceau, et une voix me dit : Viens et vois !

« Et je vis un cheval noir, et celui qui le montait avait une balance ; il disait : Le blé sera sans prix ; ne gêtez pas le vin et l'huile.

« Le ciel disparut alors devant lui, comme un li-



vre qu'on roule, et les rois de la terre, les princes, les riches de ce monde se cachèrent de frayeur ».

Ce troisième cavalier, c'est la famine ; la famine, deuxième instrument de la vengeance divine en ce monde.

« Et l'Agneau ouvrit le quatrième sceau ; une voix dit : Viens et vois !

« Et je vis un cheval pâle, et celui qui le montait s'appelait la Mort ; et l'enfer le suivait, et la puissance lui fut donnée sur les quatre parties de la terre, pour faire périr le genre humain ».

Ce quatrième cavalier, c'est la peste ou la contagion ; la peste, troisième instrument de la vengeance divine en ce monde.

Et la guerre, et la peste, et la famine, comme des serviteurs dociles, sont aux ordres de Dieu ; et quand Dieu leur dit : Allez. Ils vont, comme le vent, comme l'ouragan, comme la foudre ; et la science, à l'exemple de la terre, se tait devant eux, *siluit... in conspectu ejus* !

« Et l'Agneau ouvrit les autres sceaux. Alors, un grand prodige apparut dans le ciel. Une femme, revêtue du soleil, avait la lune à ses pieds, et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles. Elle portait son enfant dans ses bras.

« Puis un autre prodige parut aussi.

« C'était un dragon de feu, qui avait sept têtes et sept diadèmes.

« Enfin, il y eut un grand combat. Michel combattait avec ses anges, contre le dragon ; et le dragon luttait, contre Michel, avec les siens.

« Mais, ceux-ci ne prévalurent pas, et il n'en resta plus la trace dans le Ciel.

« Et la Femme prévalut avec son Fils !

« Et une voix dit : La paix est affermie, et la puissance est au Christ et à sa Mère, dans tous les siècles ».

C'est le dernier mot de la lutte : *La puissance est au Christ et à sa Mère !*

Voilà ce que j'ai entendu, du haut des tours de Notre-Dame !...

---